



CONCLUSION

“Chaque pays a sa noblesse, nous avons celle du sang,” dit M. l’abbé Tanguay, “plus largement représentée dans notre pays que dans aucune autre colonie sur ce continent.”

L’autre noblesse, celle acquise dans les luttes pour la possession de cette terre que nos ancêtres avaient arrosée de leurs sueurs et de leur sang, nous impose la tâche sacrée de ne pas oublier nos origines.

La France à travers les âges avait vu se fondre dans son immortel creuset les races différentes qui peuplaient son sol, au Canada; ce furent les habitants venus de toutes les provinces de la mère-patrie, qui se donnèrent rendez-vous sur cette terre nouvelle d’Amérique, pour fonder une race composée des meilleurs éléments de ce grand pays et donner au monde entier le plus bel exemple de la survivance d’un peuple, survivance qu’un de nos historiens de talent nomme avec tant d’à-propos “Le Miracle Canadien”.

Comme nous avons essayé de le démontrer, les descendants de Jean Guyon qui surent conserver l’épellation juste de leur nom, ne se rencontrent plus à Québec, non plus qu’au Château-Richer ou même à Beauport, berceau de la famille au Canada. Ce n’est qu’aux alentours de Verchères ou dans les villages sur les bords de la rivière Richelieu qu’il existe des descendants de Jean Guyon, l’arpenteur. Les quelques Guyon inscrits dans l’almanach des adresse à Montréal, descendent de la souche commune.

Deux cent quatre-vingt-treize années se sont écoulées depuis l’arrivée de Jean Guyon avec sa famille à Québec et la chaîne qui nous relie au grand ancêtre représente dix générations.

En remontant vers cette époque lointaine, nous avons voulu en passant saluer plus particulièrement les membres de la famille qui se distinguèrent. Nous en avons sans doute oubliés “et des meilleurs”, artisans, cultivateurs, marins, soldats et toute une pléiade de membres du clergé, qui par leur patriotisme et leurs hautes qualités, contribuèrent à la grandeur de la partie commune.

Au cours de nos longues recherches, en relisant les feuillets jaunis de nos registres, où nos ancêtres avaient tracé leurs signatures, nous nous sentions aussi impressionnés que si nous regardions des reliques, reliques qui nous reportaient en arrière jusqu’au siècle du grand Roi.

Parmi les descendants de l’humble maçon venu de Mortagne, il y eut des idéalistes au patriotisme si ardent, qu’il fallut près d’un siècle pour leur arracher de l’esprit que c’en était fini de la Nouvelle-France, qui aurait désormais à suivre d’autres destinées.

“*Je me souviens*” était bien la devise qui convenait le mieux aux habitants des bords du Richelieu, qui avaient si souvent salué à leur passage les fiers régiments allant combattre sur le Lac Champlain, longue file de barques guidées par des rameurs canadiens :